

Le Monde

La jeunesse, comme une boule de flipper

Un garçon grandit dans les années 1960-1970. Très belle simplicité de Luc Chomarar

STÉPHANIE DUPAYS

Certains livres attirent l'attention par un dispositif clinquant ou un sujet-choc. D'autres ont la séduction moins tapageuse mais, dès les premières pages, donnent à entrevoir leur profondeur. *Le Fils du professeur*, de Luc Chomarar, fait partie de ceux-là : se coulant dans une forme classique, le récit d'enfance, il l'emporte par sa très belle simplicité.

Nous sommes dans les années 1960-1970 à Saint-Etienne, on roule en DS ou en 404 et, sur la vieille télé en noir et blanc, passent *Chapeau melon et bottes de cuir* et *Les Envahisseurs*. Le narrateur est un gamin tout droit sorti d'un album de Sempé. Il dit les jours ordinaires rythmés par les jeux de cow-boy, les conversations avec sa famille imaginaire, les longs voyages en voiture

pour retrouver la cousine Lina à l'autre bout du pays. Son monde tourne autour de sa mère, une belle femme à la « douceur un peu triste », et de son père, un exigeant professeur toujours plongé dans ses livres. Hypersensible, le jeune héros se pose des questions essentielles : comment Zorro et Don Diego de la Vega peuvent-ils être une seule et même personne ? Pourquoi a-t-on tiré sur Kennedy ? Pourquoi Dieu reste-t-il silencieux ? Et, surtout, comment trouver sa place parmi les siens quand on est nul en sport alors que « le foot, c'est obligé. Si tu es un garçon » ?

Sans s'en rendre compte, le petit garçon devient un adolescent, c'est l'âge des premières cigarettes, des heures perdues au café du coin, et plus rien n'est simple. Le corps envoie des signaux perturbants tandis que l'époque émet aussi des signes de profonde mutation. Et puis il y a les filles, les imaginaires comme la blonde au bikini noir, les lointaines qui émergent du catalogue de La

Redoute dans leur féminité affolante et, enfin, celles du collège ou du catéchisme, qui ne sont pas moins déroutantes.

Les fêlures des adultes

Le livre est écrit, de bout en bout, à hauteur d'enfant puis d'adolescent, ce qui est toujours périlleux. Mais Luc Chomarar, auteur de polars et de romans jeunesse, échappe à la complaisance et à la mièvrerie en déployant une voix qui superpose les différents âges, comme si le narrateur adulte mettait en mots les émotions du même qu'il fut. Par le regard perçant et malicieux qu'il porte sur son monde, il restitue avec délicatesse l'éveil aux choses de la vie. Avec gravité, aussi, car dans ce quotidien sans drame apparent affleurent les fêlures des adultes qui déteignent sur l'enfant à son insu.

Le souvenir de l'Algérie d'où la famille a été rapatriée au moment des « événements » colore ce bonheur simple d'une inquiétude d'autant plus difficile à

appréhender qu'elle n'est pas nommée : « Mon père non plus n'en parlait jamais (...). Je sais aussi qu'il en rêvait toutes les nuits. Des mauvais rêves. » C'est dit sans appuyer, comme par inadvertance, mais ça forge une personnalité. Peut-être est-ce de ce silence que vient la conscience aiguë de la perte qui très tôt étire le narrateur : « Je crois que tout le monde joue au flipper parce que c'est une assez jolie métaphore de l'existence : on ne récupère jamais sa mise de départ, et aussi habile qu'on soit, on est toujours perdant. »

Le talent avec lequel il retranscrit une époque pourrait faire de *Fils du professeur* un roman générationnel. Il n'est pourtant pas moins conseillé de le lire si on ignore ce que sont les Hush Puppies : il capte aussi les aspects universels du passage du temps avec une acuité poignante. ■

LE FILS DU PROFESSEUR,
de Luc Chomarar,
La Manufacture de livres,
272 p., 19,90 €, numérique 14 €.